

Eric Pol-Simon

Perte de vue, prise de vue

L'acte photographique : support dans l'accompagnement d'adultes atteints de cécité

Quand on perd la vue, perd-on aussi le regard ? Ce regard que l'on porte sur le monde, sur notre monde et sur soi ? Celui qui fait de nous des êtres uniques, ce regard qui met en évidence, quand on en prend conscience, que nous sommes réellement vivant ? La vie a basculé, c'est certain, et pour l'aveugle récent ou celui qui est en passe de le devenir, plus rien ne sera jamais comme avant.

Mais une année passée auprès de personnes concernées par le problème de la cécité et pris en charge dans une clinique de rééducation, m'a permis de constater à quel point l'image intérieure est d'autant plus primordiale que le monde extérieur (ou du moins sa partie visible) semble s'être définitivement éclipsé. L'acte photographique fut le fil d'Ariane qui tout au long d'une réflexion concernant un travail mené auprès de personnes en difficulté, m'a permis de faire émerger la singularité de chacun, dans un contexte qui ne l'autorisait pas toujours.

Proposer à des adultes aveugles récents de s'inscrire dans un travail sur l'acte photographique n'était pas sans risque. Cette activité pouvait être perçue comme se situant dans le fait d'imposer ma vision de voyant en les associant à ce projet. Mais ces adultes présentaient un handicap et une personnalité qui les singularisaient les uns des autres, et certains entretenaient avec l'image une relation particulière qui les renvoyait, je suppose, à leur propre histoire (télévision, caméscope, photos). En quoi finalement, une approche photographique était-elle incompatible dans l'accompagnement de leur rééducation ? Quelle que soit l'activité d'expression que je proposais, elle s'inscrivait toujours avec ce que je suis : une personne *bien-voyante*.

Réflexions sur un projet d'accompagnement auprès d'adultes déficients visuels

Pour une personne aveugle, l'espace devient difficilement saisissable, et son repérage peut faire appel à d'autres sens compensatoires comme l'ouïe, le toucher, etc... L'appréhension d'un lieu est amoindrie et l'action de l'aveugle sur le monde s'en trouve limitée. Son « regard » dès lors, s'oriente difficilement vers l'environnement extérieur pour se heurter sur sa propre condition.

1/ Perceptions

Mais pourquoi l'aveugle ne verrait-il pas ? Certes l'aveugle ne voit pas, ou plutôt, ne voit pas comme une personne voyante. Mais nous autres voyants, voyons-nous tous comme les autres ? En fonction de notre histoire, de notre sensibilité, de nos humeurs, de ce qui bâtit l'ensemble de notre personnalité, le monde ne nous apparaît pas de la même manière et la perception particulière d'un non-voyant reste néanmoins une perception, un décodage sensoriel et subjectif qui en ce sens rejoint en de nombreux points celui d'une personne voyante. C'est ici que nous pourrions faire la distinction entre : *voir quelque chose* et *y porter un regard*. Car si nous voyons avec nos yeux, ne regardons-nous pas avec notre histoire ? En cela, en quoi la cécité barrerait-elle définitivement l'accès à la créativité visuelle et empêcherait-elle l'homme d'être un inventeur d'image ? Ces personnes, objet du regard des autres, ne pouvaient-elles pas dans la capture photographique d'un propre ressenti, redevenir actrices sur le monde qui les entourait ? La production d'images pouvait être pour elles un support contenant, une projection de leur regard singulier.

2/ Corps

Tout homme a un futur à construire, avec de nouvelles expériences, de nouvelles sensations pour avancer. Entretenir la flamme de la découverte, être à la recherche de nouvelles émotions, de nouvelles sensations, inciter à découvrir d'autres sources d'intérêts, afin, comme nous indique dans son livre *Le chemin vers la nuit*, John Hull (professeur américain qu'une rétinite pigmentaire a rendu aveugle) « d'effectuer la transition entre sa condition de personne voyante empêchée de voir et celle d'aveugle. De vivre dans un temps d'aveugle et non plus dans un temps de voyant » ; « Un homme devenu récemment aveugle, éprouve le sentiment

étrange de cesser d'accumuler de l'expérience. Avant la cécité, c'est comme si l'on se tenait au bord d'une ligne que l'expérience faisait continuellement avancer. Comme si l'on composait une mosaïque. On peut toujours s'arrêter pour considérer le motif. Aujourd'hui, espace vide. Pertes de notions. L'expérience a perdu ses signes de ponctuations » (John Hull, 1995). Le regard intérieur de l'aveugle récent, peut se heurter à la limite du corps. Le monde s'arrête à cette frontière sensible, la peau, et « l'autre monde », dans toute son étrangeté, peut devenir dès lors hostile et menaçant. L'enfermement, le repli sur soi, sont une sorte de refuge dans lequel l'aveugle apprend à se reconnaître, pense et se rassure. Un lieu dans lequel il affronte ce qu'il appréhende, ce qu'il ne connaît plus. Le monde « d'avant » est-il le même ? Comment se réconcilier avec lui et avec soi-même ? Comment se familiariser avec ce monde étrange, ce monde devenu étranger. Faut-il s'habituer aux ténèbres pour s'en extraire et y voir plus clair ? Et par quels moyens y arriver ?

L'adulte atteint de cécité — à la manière d'une plaque photosensible — se révélerait-il dans le noir afin de s'ouvrir à la lumière. Se servir de la photo non pas dans sa valeur artistique mais plutôt comme un moyen de traduction sur papier d'une représentation mentale, d'un lieu, d'une personne, d'une atmosphère, d'un sentiment, pouvait être un support possible permettant d'approfondir ma connaissance de ce handicap particulier et de tenter de conforter ces adultes handicapés dans une image active et valorisante d'eux-mêmes.

« J'observe le monde en l'écoutant et en tournant davantage la tête que le corps. Je vais moins vers les choses, je me déplace moins et dans des cercles plus restreints. Oui, l'espace s'est rétréci, et je dois le toucher pour le connaître où le repérer à son bruit. Cela est gênant, surtout quand je songe au repos du corps et au plaisir, alors, du regard qui se porte au loin » (Bavcar, 1992). Ces propos d'Evgen Bavcar, photographe professionnel aveugle, témoignent de la toute autre modalité qui place la personne aveugle, ou malvoyante dans son rapport au monde. L'objet de ce projet d'accompagnement se situait dans la perspective d'ouvrir et d'élargir ce regard si particulier dans le but d'éclairer la vie de ces êtres en devenir.

3/ Emotions, relations

Ce n'est pas une approche artistique mais on l'aura compris, un travail sur l'expression, sur la traduction d'un regard particulier. Il faut envisager l'hypothèse que la photographie est avant tout une représentation mentale et que l'action de photographier viendrait capturer tout un ensemble d'émotions liées à une situation, l'occasion aussi de restituer sur papier un moment vécu et de le faire partager. Ces séances photos

furent l'occasion aussi de construire un espace de relation et d'observation dans le comportement de chacun. D'étudier leur capacité de déplacement, d'orientation et d'adaptation à une situation particulière. D'installer une zone de dialogues et d'échanges dans un travail d'accompagnement dans leur rééducation.

Pour démarrer cette activité, il a fallu tout d'abord que j'informe. Cela peut paraître évident, mais ce premier pas fut décisif dans la mise en route du projet. Mon intention de travailler la question du regard d'une personne aveugle au moyen de l'acte photographique avait besoin de la participation volontaire et curieuse de chaque participant. Les personnes sollicitées étaient totalement libres d'y participer ou pas, et ce fut une chance pour moi que ce projet soit accueilli de manière favorable par la première personne à qui j'en ai parlé. Un refus catégorique de sa part aurait sans doute à nouveau interrogé mes motivations.

L'engagement de trois adultes

1/ Sylvie, le doigt révélateur

« Mon mari trouve ridicule le fait que je prenne des photos. Pour moi, c'est extraordinaire d'avoir ces photos devant les yeux. Elles sont si présentes dans mon esprit ! Je n'en reviens pas... Vous savez, quand j'y voyais j'étais incapable de cadrer correctement une photo. » Au-delà du plaisir que cette personne avait à photographier, elle se sentait valorisée par ce travail.

Cette femme âgée de 38 ans m'a longuement évoqué les problèmes d'acceptation de son handicap dans son entourage et m'a fait part des énormes difficultés à se faire reconnaître comme une personne capable de faire, d'entreprendre et de se débrouiller seule. Le regard des autres (en l'occurrence de ses proches) la renvoyait à son propre regard sur elle. Si sa canne blanche la stigmatisait en tant que personne handicapée aux yeux de son fils, prendre des photos et y prendre du plaisir la rassurait dans sa quête d'indépendance. Mais si ce jeu de miroir par rapport à sa propre condition de personne handicapée la blessait, l'acte photographique la confortait dans le sens que perdre la vue n'était pas forcément perdre le regard.

Les séances photos m'ont d'abord surpris là où je ne m'y attendais pas. Je n'imaginais pas à quel point l'appareil photo pouvait être un outil formidable pour découvrir un lieu, l'appréhender, le « sentir ». Il devenait un support de concentration par rapport à une configuration d'espaces et d'environnement : enfants, conversations, bruits divers, architectures, sensations corporelles, etc... Un repérage spatio-temporel

intéressant pour des personnes chez qui le temps se teinte d'uniformité. Les photos prises par Sylvie étaient non seulement très bien cadrées, mais correspondaient dans leur grande majorité à l'intention initiale de la prise de vue. Le reliquat visuel de son œil droit, une faible perception lumineuse en forme de croissant de lune était masquée par l'appareil lors de la prise de vue, et la mise en situation de créer une image, avec l'appui ou pas d'une description sommaire de ma part, lui apportait une grande satisfaction. Elle me fit part de son souhait de renouveler l'expérience et de travailler lors de la séance qui suivrait sur l'émotion et le ressenti au moment de photographier, sur cette trace indélébile qui n'apparaîtrait sans doute pas sur le papier.

L'aveugle perçoit la dimension du lieu où il se trouve, la distance entre lui et les autres, les obstacles qui jalonnent la déambulation. La cadence des pas, leur résonance, révèlent la nature du sol où il évolue. « Ces ouvertures sur le monde (les sensorialités, les sens compensatoires), vont se déployer jusqu'à remplir tout le champ sensoriel sans espace lacunaire. Chez l'aveugle-né, la sensation tient lieu d'image visuelle » (Buquet, 1992). En ce qui concerne l'aveugle tardif, chez qui le souvenir de l'image reste très présent, la sensation vient tenir lieu d'image et remplace totalement ou en partie cette perception sensorielle déterminée par la vision. Car d'un point de vue psychologique, l'aveugle récent demeure une personne voyante, étant communément admis comme nous l'indique Claude Schepens « que la vision intervient à 80% dans ce qui est de l'ordre de la représentation mentale d'un environnement extérieur. Qu'elle est suivie de près par l'audition, mais la représentation du monde est génétiquement et par essence multisensorielle » (1992). Cependant, la perte de la vision entraîne une dégradation liée à la permanence du souvenir visuel. C. Schepens constate que « les images visuelles chez l'aveugle tardif ont une forte tendance à se dégrader, à se simplifier et à s'idéaliser. Elles ne subissent plus le contrôle constant de la réalité visuelle ». Le temps visuel deviendrait en quelque sorte immobile, relié irrémédiablement à un temps passé. Sans oublier la difficile conquête d'images d'objets nouveaux qui dès lors, devient pour la personne atteinte de cécité, purement tactile.

Sylvie, opta pour le centre-ville comme terrain d'activité de cette deuxième séance. Je me contentais de la suivre, de noter ses choix, ses impressions et de la guider de temps en temps lorsqu'elle risquait de se mettre en danger. Deux séries se distinguent dans cette même séance. La première (ce qu'elle connaît) qui concerne des éléments extérieurs et préexistants. Sur les 26 photos prises, 16 correspondaient à des éléments connus d'elle puisqu'ils figuraient sur un des parcours utilisés avec un psychomotricien en orientation/mobilité : les escalators de la façade

d'un centre commercial, des arbustes en pot dans une rue, la terrasse d'un bar, la cathédrale, une fontaine, les arènes, le Palais de Justice, un lycée, la Maison Carrée, etc.

La deuxième série (ce qu'elle découvre) qui serait plutôt de l'ordre d'une perception intérieure d'un extérieur. Des prises de vues réalisées pour la plupart d'entre elles en « terrain inconnu », et représentant dans leur ensemble, des odeurs, des sons, des sensations : un courant d'air à l'intersection de deux rues, le sentiment de côtoyer une foule, l'impression d'être dans la bonne direction, un ballon de baudruche malmené par des enfants, les parfums dégagés par la devanture d'un fleuriste, des sifflements d'oiseaux provenant d'une animalerie, un perroquet qui l'interpelle. Deux séries de photos qui se distinguent donc par le passage d'une réalité extérieure à celle d'une réalité intérieure.

D.W. Winnicott dans sa révélation de l'existence d'un champ d'expérience, de cet espace d'expérimentation du monde où l'espace se scinde en contenant/contenu, incluant/inclu, environnement/corps, nous dit que : « Nous expérimentons la vie dans l'aire des phénomènes transactionnels, dans l'entrelacs excitant de la subjectivité et de l'observation objective, ainsi que dans l'aire intermédiaire qui se situe entre la réalité intérieure de l'individu et la réalité partagée du monde qui est partagé » (Winnicott, 1971). L'expérience de photographe pour Sylvie, laissait la place à « l'expérience informe » (Winnicott, 1971), aux pulsions créatrices, motrices et sensorielles de se manifester librement, sans aucune contrainte. Sylvie avait beaucoup d'aptitudes à se repérer en ville. La reconnaissance des trajets étudiés lors des sorties accompagnées d'un rééducateur était parfaitement assimilée et le « résidu » visuel de son œil droit, l'aidait malgré tout à entrevoir certains contrastes (bâtiments sombres se détachant sur le bleu du ciel, feuillages, ombres portées sur des sols ensoleillés). Toutes les photographies visant à reproduire sur papier l'image d'un lieu connu d'elle et de tous, étaient réalisées avec une grande attention, tant au niveau du positionnement du corps dans l'espace, qu'à la position des doigts sur l'appareil afin de ne pas venir occlure en partie l'objectif. Il était important pour elle de se rassurer fréquemment sur la bonne orientation de ses prises de vues en sollicitant mon avis. En fait, la règle du jeu étant de ne lui apporter aucune aide à ce propos (ceci étant clairement défini au préalable et totalement accepté par Sylvie), cette demande devait être pour elle, plus une réassurance verbalisée qui ne nécessitait en définitive aucune réponse de ma part, un support de concentration qui la re-situait dans l'action. L'altération de la permanence visuelle décrite plus haut, me laisse envisager qu'une description détaillée de ma part aurait eu comme effet de prendre le risque de placer Sylvie dans la difficulté de comprendre, de

saisir les descriptions visuelles d'un *bien-voyant*, en l'occurrence moi-même (description d'un lieu, détails architecturaux, notions d'espaces, de perspectives et de couleurs). Une incompréhension qui serait, je suppose, consécutive à une insuffisance de relations entre un signifiant et un signifié. Les photos prises dans ces conditions étaient par ailleurs, d'une grande précision tant au niveau du cadrage que dans leur caractère intentionnel. Cependant, en ce qui concernait les vues que j'appellerais ici « subjectives », il apparaît sur plusieurs d'entre elles un certain relâchement, non pas au niveau de l'intention et du cadrage mais plutôt à celui de la tenue de l'appareil. Un relâchement caractérisé par la présence d'un doigt venant empiéter malencontreusement sur l'objectif. Le fait de se retrouver dans la capture d'un moment fugitif aurait fait oublier à Sylvie une des conditions essentielles qui était de faire attention à ses doigts.

Cette présence involontaire viendrait signifier ici l'importance de la mobilisation dans laquelle Sylvie se trouvait. Je suppose dès lors, que l'appareil photographique, cette « machine capteuse » (Roche, 1982), dans ces temps de prises de vues intuitives, n'existait plus en tant que tel, mais qu'il aurait eu pour effet à un moment donné que Sylvie se substitue à lui. Sylvie ne faisait plus des photos, elle était la photo. Un simple doigt, qui venant à la rencontre de l'objectif, venait témoigner de la toute autre dimension que prenait l'appareil photographique, échangeant sa potentialité fonctionnelle par une potentialité médiatrice. Se révélant ainsi, comme l'objet intermédiaire entre un intérieur et un extérieur, « un pont jeté entre deux espaces » (Winnicott, 1971).

2/ Alain, l'aveugle soucieux de son image

Chaque jour qui passe était vécu pour cet homme comme une renaissance et son appétit de la vie semblait être à la hauteur des souffrances qu'il avait pu endurer. Alain, aveugle depuis un peu plus d'une année (à la suite de la contraction du virus HIV, dans le coma et pesant 40Kg pour une taille de 1,80 m, il y a un an à peine), devait sa survie au traitement tri-thérapeutique. Sa venue dans cette clinique de rééducation coïncidait avec un projet d'insertion professionnelle dans le monde de l'informatique. Alain avait une forte tendance à relativiser sa cécité qui d'après ses propres mots, lui avait permis de reprendre goût à la vie, de rencontrer des personnes formidables et de lui ouvrir des possibilités oubliées. Il se dégageait chez cet homme de 32 ans un mélange de douceur et de violence contenue. Il savait se montrer très critique et incisif avec les uns et séducteur, charmeur avec les autres. Il demeurerait qu'il était une personne attentive à la souffrance de l'autre tout en masquant la sienne. Mais il résidait chez lui une certaine propension à

manipuler son entourage dans le sens qu'il repérait très vite à qui il avait affaire. C'était un être subtil, qui tout en étant très ouvert, entretenait une grande part d'intériorité.

Alain a accepté sans aucune réserve de s'associer à l'activité que je lui proposais. Son parcours professionnel (dans l'hôtellerie) lui avait permis de voyager et de pratiquer la photographie régulièrement dans une approche d'amateur soucieux de collectionner les souvenirs des pays parcourus. Il m'évoqua d'ailleurs certains de ses sujets favoris, dans des tentatives descriptives précises. Conscient de la toute autre modalité dans laquelle il se trouvait désormais, il comprit très vite d'après mes propositions de travail, dans quelles dispositions il allait photographier. Cependant, je remarquais dans ses propos, au-delà d'une envie de tenter cette expérience, l'occasion de s'extraire de l'établissement, de pouvoir aller boire un verre et de passer un moment agréable en ma compagnie. Alain, lors de sa séance photo fut très soucieux concernant le choix de ses prises de vues. Souhaitant photographier des joueurs de boules, il ne voulut pas rentrer dans le jeu de la découverte et sollicita sans cesse mes descriptions. Il commença à choisir ses sujets en fonction de mes réponses à ses interrogations, et poursuivit la séance dans une quête de la photo idéale. « Est-ce que tu vois un papé à casquette sur une chaise en train d'observer la partie », « Que fait-il ? » ; Ou encore : « Dans quel sens se déroule la partie, j'aimerais photographier les spectateurs concentrés sur le jeu ». Et plus loin, continuant notre parcours, « Indique-moi où je pourrais trouver un enfant d'environ 7 ans en train de jouer sur la pelouse ». Alain éprouvait beaucoup de difficultés à se positionner, à s'orienter. Il se laissa guider et photographiait comme un voyant qui ne pouvait plus voir et non comme une personne aveugle. Je devenais ses jambes, ses yeux et ses oreilles. J'étais devenu le lien entre son passé de voyant et sa nouvelle condition d'aveugle. Une sorte d'élément médiateur entre un passé et un présent permettant de supporter cette perte du moment, la cécité. Alain espérait que le résultat serait à la hauteur de ce qu'il photographiait lorsqu'il y voyait et souhaitait faire partager ses photos à son entourage. La trace photographique me laissait supposer qu'elle n'avait de sens pour lui que réinscrite dans une dimension de voyant, qu'elle entretenait l'image fantasmatique de son propre corps qui régnait au-dedans de lui et qu'il tenait à conserver vis-à-vis d'autrui et de lui-même.

En dehors de la clinique de rééducation et de son projet de prise en charge spécifique basée sur la ré-appropriation de l'autonomie de la personne aveugle, l'acte photographique, dans sa rencontre avec l'extérieur, venait souligner en quelque sorte toute la difficulté d'Alain à faire face à sa propre réalité du moment. Soucieux de son image, il en était

de même de ses images, de cette dizaine de photos re-présentant Alain dans toute sa complexité. L'attitude d'Alain dans cette activité soulevait une certaine dépendance par rapport à un regard perdu. C'était ici, la question du lien qui se jouait pour lui : pouvoir se détacher d'un passé de voyant afin d'accéder au présent d'un non-voyant. Devenu aveugle, Alain devait assumer la perte de sa vision, tant à un niveau physique que psychologique, dans l'élaboration d'un travail de deuil. Une période où se combinent lentement les effets de la rupture et de la perte, et qui demande du temps pour que la personne atteinte de cécité puisse investir d'autres objets.

Alain lors de la présentation de ses photographies me demanda tout d'abord si elles étaient réussies. Avant que je lui fasse part de mes commentaires, il reconnut de lui-même qu'il avait cherché à photographier comme un voyant. Une autocritique d'autant plus surprenante qu'elle venait confirmer son engagement dans ce travail. Alain n'était pas contre le fait de renouveler cette expérience « intéressante et originale », me faisant part qu'elle était surtout pour lui une occasion supplémentaire de se retrouver dehors, de prendre l'air, et de passer un moment avec moi, de pouvoir discuter. Il était pour moi intéressant que j'accepte en tant qu'éducateur, que l'acte photographique soit un objet intermédiaire entre lui et moi et de ce fait, qu'il nous appartienne à tous deux.

Alain a eu du mal à laisser courir ses doigts sur les photos et a interrompu cet entretien en me demandant de l'aider à classer quelques papiers administratifs. Après avoir été ses jambes, ses yeux et ses oreilles, il demandait que je lui prête ma main. Il fut très difficile pour moi de trouver les mots, d'élaborer une parole critique sur le travail fourni lors de cette séance. Alain, malgré une certaine désinvolture vis-à-vis de l'objet précis de cette activité avait accepté de coller ses yeux aveugles sur un appareil photo. Il l'a fait et s'est prêté au jeu. L'œil photographique s'ouvrait à la lumière sur une impulsion, un simple déclic qui se refermait sur le noir. Par son implication dans cette activité, Alain tentait de « prendre corps » dans le regard des autres, d'exister surtout dans mon propre regard porté sur lui. De confirmer par ma présence qu'il était là, et vivant. Et si Alain demeurait attaché à un passé de voyant qui le freinait dans le devenir de son être, le sens de l'acte photographique venait signifier ici, toute la dimension du travail de relation éducative qui est aussi un travail de séparation.

3/ Valérie, et les chaussures bleues

Valérie, 22 ans, aveugle depuis une année suite à une rétinopathie diabétique, accueilli la proposition de photographe avec un grand intérêt. Cet entretien préliminaire s'orienta rapidement sur sa cécité et

sur ses répercussions familiales et sociales. Elle évoqua longuement ses problèmes familiaux, l'incompréhension de ses parents face à la cécité de leur fille et notamment la forte culpabilité de son père et de la sienne : culpabilité paternelle sur la transmission du diabète, culpabilité de Valérie sur la négligence de celui-ci. Valérie parla aussi de sa déception dirigée à l'encontre de certains de ses amis qui ne comprenaient pas son handicap et qui n'hésitaient pas à se moquer ouvertement des aveugles en général, en sa présence. Ses propos se conclurent sur la crainte d'un regard moqueur renvoyé par l'ensemble de la population sur sa condition de non-voyante et des railleries qu'elle soupçonnait à son égard ; du sentiment aussi, d'avoir changé. C'était la première fois depuis son arrivée dans cet établissement, que Valérie me parlait avec autant de sincérité, faisant part d'un cheminement depuis son arrivée dans cet établissement, tant sur son propre comportement que concernant celui des autres. La discussion semblait sortir du sujet même de l'activité mais rejoignait en définitive tout le fondement de celle-ci. Les interrogations de Valérie face à sa cécité, s'inscrivaient parfaitement dans ce projet et je pressentais que ce travail s'orienterait vers la quête d'un regard sur le monde que celui-ci ne lui renvoyait plus.

Lors de la première séance, la simple reconnaissance d'un lieu (les Jardins de la Fontaine à Nîmes) ne la satisfaisant pas, Valérie après une longue période de silence décida de photographier des gens. Je pense qu'elle avait trouvé le temps nécessaire pour pouvoir s'inscrire dans ce travail en élaborant au préalable, une idée très précise de ce qu'elle voulait y trouver. La manipulation d'un sac en plastique par une femme et la chute d'une bouteille d'eau échappant des mains d'un petit garçon, déclenchèrent sa première photo. Elle souhaita tout au long de cette séance que je lui décrive avec mes yeux ce qu'elle « voyait » avec ses oreilles, dans l'unique but que je confirme ce qu'elle savait en partie. Elle anticipait de façon extraordinaire les multiples situations qui se présentaient à nous et devenait au fur et à mesure que le temps défilait, mon guide et paradoxalement mes yeux. Je craignais pour ma part que sur certaines photos, sa lenteur à appuyer sur le déclencheur, ne vienne nuire aux cadrages et à la restitution de ce qu'elle voulait saisir dans l'instant. Il me sembla nécessaire de lui rappeler de tenir compte du temps entre le repérage d'une situation et son déroulement avant la prise de vue, qu'elle soit attentive au fait qu'une des caractéristiques de l'acte photographique se situait dans la capture d'un événement déjà passé et qu'un flot d'images en mouvement se projetait autour de nous. Nous étions en quelque sorte, deux acteurs évoluant dans un film dont le scénario nous était alors inconnu.

L'objet de cette séance photo concerna uniquement des situations où

seules des personnes évoluaient : un grand-père et sa petite-fille derrière une colonne en train d'observer des canards, des joueurs de cartes sur un banc (« Ils sont assis, il y en a un debout devant moi ! »), un photographe se prêtant au jeu d'être photographié, un père mettant en garde son enfant. Valérie ne se contenta pas d'une seule prise de vue pour chaque situation rencontrée. Elle recueillit à plusieurs reprises deux photos d'une même scène, nous livrant ainsi la temporalité d'une histoire: des enfants jouant avec des cailloux sur un banc et qui, impressionnés par l'apparition de cette « photographe à canne blanche » se réfugièrent derrière un autre banc sur lequel leurs mères discutaient. Une petite fille qui tombe de vélo à côté de nous et qui repart au loin. Une autre petite fille traînant son véhicule en plastique en s'éloignant de nous, accompagnée de sa grand-mère. Cette même fillette revenant sur ses pas et venant se fixer devant Valérie. « Que fait-elle ? Elle me regarde ? » s'interrogea Valérie, juste avant de la photographier. J'étais captivé par les capacités que Valérie déployait dans le repérage de tout ses sujets en mouvement. Ce que j'avais traduit rapidement par de l'incertitude, voire une sorte de confusion dans ce qui était repéré en début de séance, tenait compte en définitive d'une grande prudence et d'une nette mobilisation de ses sens compensatoires. Les grande photos, une fois développées, balayèrent définitivement mes craintes à ce sujet et confirmèrent la ré-appropriation d'un regard singulier dans une toute autre modalité.

Valérie décida d'approfondir ce travail lors de la deuxième séance dans le centre-ville. Elle photographia des personnes dans les rues et sur des terrasses de café. Elle photographia un serveur qu'elle interpellait et devenait très expansive par rapport à sa première expérience. Elle riait, semblait s'amuser et n'hésitait pas à parler fort. Elle se montrait très attentive aux réactions des gens sur son passage. Elle se donnait à voir. Valérie n'était plus uniquement dans l'attente de l'évènement mais dans une totale recherche de celui-ci.

Mises à part une ou deux personnes visiblement surprises par le fait d'être photographiées par cette jeune fille aveugle, il fut très étonnant d'observer que l'ensemble des personnes ne semblaient pas être « menacées » par le fait d'être prises en photo sans qu'il soit question de leur demander leur avis. Aucune réaction de protestation ou simplement d'étonnement n'était visible. L'image capturée par un aveugle semblait ne pas porter à conséquence. L'appareil photo devenait-il aveugle lui aussi ? Peut-être aussi que le regard de l'aveugle ne nous renvoyant pas notre propre regard, il n'y aurait plus lieu de se soucier de paraître. Que toute contenance serait effacée. Il ne serait plus question ici de plaire, de déplaire, de séduire, de se renvoyer une image qui collerait au plus près à ce que l'on pense être sur le moment, à l'image fantasmatique de soi

qui règne au-dedans de nous. Le regard des autres serait-il plus difficile à supporter lorsque l'on n'a plus les moyens de vérifier si on est observé ? La peur du regard des autres, cette foule invisible et si présente à la fois, ne viendrait-elle pas pointer la peur de son propre regard sur soi ? Valérie lors de ces deux séances était allée confronter son regard à celui des autres, dans une sorte de face à face, un aller-retour, peut-être illusoire mais s'inscrivant sans aucun doute dans une recherche de réassurance identitaire. « Perdre la vue, c'est mettre en cause l'intégrité psychique, la relation au monde extérieur. Perdre la vue, c'est réveiller la peur de ne plus être vu. De ne plus être vu dans le regard de la mère, l'horreur dans le noir de voir apparaître... disparaître... » (Natanson, 1991).

Lors de la présentation de ses photographies, Valérie s'interrogeait sur la teneur visuelle de celles-ci et sur le respect de son intention au moment de photographier, et me faisait partager avec une grande précision, l'émotion et l'imagination qu'elle avait développées pour se représenter ces images, ces moments à la fois fugitifs et si fortement ancrés en elle. Sur une des photos intitulée « Bruits de talons dans la rue piétonne », Valérie me demanda si je voyais la personne qu'elle avait souhaité photographier. Elle me demanda de lui décrire plus précisément ce qui figurait sur l'ensemble de cette photo et m'avoua qu'elle avait imaginée cette femme avec des chaussures bleues. Malgré le fait que la personne qui traversait la photo avait des chaussures beiges, j'avais entre les mains l'élaboration d'une image existant bien avant son développement sur papier. Lors de la mise en forme de son album-photos, Valérie souhaitait en plus des légendes retranscrites en braille, rajouter un descriptif « en noir » (un texte lisible par tous) de ce qui figurait sur ses photos. Il me semblait plus intéressant que ce texte soit la traduction de ce qu'elle comptait écrire en braille. Que plutôt de lire : « Une femme marche dans une rue piétonne avec des chaussures beiges », on puisse lire qu'elle avait des chaussures bleues. Si pour Valérie, il était nécessaire pour une photo destinée à un voyant, de décrire la couleur d'une paire de chaussures y figurant, peut-être que ce qui y figurait n'avait plus de sens pour elle, ou du moins commençait à ne plus en avoir. Le souci de Valérie venait-il signifier qu'elle ne savait plus trop bien ce que c'était de voir comme un voyant, ce que c'était de voir comme avant ? Quoi qu'il en soit, son souci de retransmettre une lecture de ses images à des lecteurs *bien-voyants*, démontrait bien pour Valérie, toute la dimension du partage dans ce travail et son désir de reconnaissance.

Le souvenir des situations vécues, dans leur traduction sur papier, représentait pour Valérie l'assurance de pouvoir réinscrire son être dans un

monde devenu étranger à ses yeux. Cette élaboration imaginaire marquait la ré-appropriation d'un regard par une ré-appropriation du monde, d'un univers environnemental re-présenté. Valérie n'avait donc pas cherché à voir comme avant, mais autrement. L'acte photographique prenait sens dans ce besoin de reconnaissance, le besoin pour Valérie d'être reconnue. De s'accepter à la fois comme une jeune femme en devenir, et une aveugle dans un monde de voyants. De pouvoir être, avec sa cécité.

L'acte photographique resitue l'aveugle récent à

La singularité de l'expérience

la fois comme une personne voyante (celle qu'elle était) empêchée de voir, et comme une personne aveugle (celle qu'elle est devenue). Être aveugle, ne plus jamais voir comme avant, mais voir autrement. « Je suis aveugle, je prends des photos et j'aime ça ». Les personnes m'emmenaient là, où bien souvent je n'osais espérer aller avec eux. Leur enthousiasme, le plaisir partagé, la prise de sens de cette activité pour eux, me confortaient dans les motivations initiales de ce projet.

Cette activité fut un outil formidable pour médiatiser une relation, avec ce support (l'acte photographique) qui nous relie, nous sépare et nous tient en éveil. J'étais dans le faire, dans l'action, et ce support ne devait pas uniquement venir confirmer ce que j'attendais de la personne dans cette activité (prise de sens, enthousiasme, collaboration qui seraient venues légitimer l'engagement même de cette activité), car ce que j'attendais de la personne n'était pas la personne. Il ne fallait pas oublier que la personne avec laquelle j'étais en relation me montrait ce qu'elle avait bien envie de me montrer et ce que j'avais bien envie d'accueillir aussi.

Dans l'élaboration initiale de cette activité, je pensais qu'il serait question principalement pour chaque participant, de la capture d'un moment vécu et de sa remémoration. Que le fait d'appuyer sur le déclencheur, déclencherait justement une telle mobilisation qu'elle s'inscrirait fortement dans l'esprit (c'est en partie ce qui se passe chez la plupart d'entre nous dans cette situation). C'était sans compter sur l'importance que la trace a représenté pour ces personnes. Il était important pour eux de se montrer à travers l'acte photographique, de se montrer capables d'entreprendre dans un domaine où ils se sentaient valorisés. Un travail sortant de l'ordinaire où ce qui était produit était à leurs yeux extraordinaire. L'envie de se prouver et de prouver aux autres ? L'envie de s'éprouver ? L'envie de bousculer les représentations des autres sur la

cécité, sur leur cécité ? Montrer aux autres que leur regard était toujours là, différent, difficile à cerner mais qu'il existait bel et bien. Et pour cela il était important que le résultat de ces séances soit à la hauteur de leurs exigences. « C'est droit ? C'est bien cadré ? Elles sont nettes ? Est-ce que l'on voit bien la personne qui marche dans la rue ? Et les canards dans le bassin, ils y sont ? » Les photos témoignaient de l'engagement de chacun dans cette activité, de leur capacité à photographier, et ça, ils tenaient à le faire partager. Ils en parlèrent d'abord entre les divers membres du groupe, dans le hall, les couloirs, les repas, etc... L'activité dépassait son cadre propre et circulait librement à travers l'institution. Elle m'échappait et prenait tout son sens. L'activité nous amenait à considérer telle ou telle personne sous un angle différent, alimentait le regard que l'on portait sur elle ; un autre regard.

Prendre du plaisir à photographier se situait peut-être dans le plaisir de voir à nouveau, d'accéder à une activité que ces personnes pensaient hors d'atteinte, à laquelle ils ne pensaient plus. La « surcompensation » repérée chez certaines personnes handicapées (par exemple: faire du ski malgré tout, pour celui qui a été amputé des jambes...) peut procurer de la jubilation, un sentiment de fierté, une « renarcissisation » évidente. En ce sens, l'acte photographique pour une personne adulte atteinte de cécité, n'était-il pas aussi un pied de nez aux voyants, et à la malchance qui a frappé ? Nous pouvons supposer que prendre du plaisir dans l'acte photographique c'est prendre du plaisir à se confronter à sa propre réalité (de ne plus voir ou du moins comme avant), c'est accepter de se regarder en face et combattre ses démons. C'est accepter de nous livrer et de se réapproprier, une trace singulière. C'est peut-être aussi la recherche d'un sens dans l'acceptation de la cécité. Car avoir sa place dans le monde, c'est aussi interroger le regard que l'on a sur lui et sur soi ●

Bibliographie

- Bavcar E., *Le voyeur absolu*, Paris : Seuil, 1992
 Buquet R., « Le rêve et les aveugles » in *Le Tour d'Y Voir*, Ramonville : Edition Le Tour d'Y Voir, 1993 (Actes du colloque international, 1992)
 Hull J., *Le chemin vers la nuit. Devenir aveugle et réapprendre à vivre*, Paris : Robert Laffont, 1995
 Natanson M., *L'œil. Etudes psychothérapeutiques. Un écran pour une autre scène*, Paris : Baillard, 1991
 Pol-Simon E., *Perte de vue, prise de vue*, Montpellier : IRTS, 1998, mémoire

Roche D., *Ecrit sur l'image. La disparition des lucioles (réflexions sur l'acte photographique)*, Edition de l'Etoile, 1982

Schepens C., « Vous avez dit verbalisme », in *Le Tour d'Y Voir*, Ramonville : Edition Le Tour d'Y Voir, 1993 (Actes du colloque international, 1992)

Winnicott DW., *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris : Gallimard, 1971

Mots clefs

accompagnement / cécité / éducateur spécialisé /
 photographie / regard / représentation